

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 JUILLET 1896

SOMMAIRE

TEPTE.—Eutre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Chenaux et côtes (avec carte), par Benjamin Sulte.—Poésie : Je te parlais, par Joseph Melançon.—Toilette et politique, par Louissette.—La petite Marie, par Jules Ricard.—La femme mondaine.—Nouvelle : Bien loin (avec gravure), par Pierre Duchâteau.—La croix du désert, par Léonidas Dussault.—Carnet du *Monde Illustré*.—M. le Dr Ad. Dagenais—Nos gravures.—Pour les dames.—Le choléra en Egypte.—Conseils pratiques.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les Echecs.—Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Le choléra au Caire : Révolte d'El-Azhan : La police égyptienne faisant feu sur les étudiants.—Ottawa supérieur : Chute au Lion (creek Antoine).—Université Laval (Montréal) : Quelques vues des principales pièces : Salle des promotions : La scène ; Cabinet d'histologie ; Le corridor des "Pas-Perdus" ; Salle des promotions.—Beaux-arts : Une débutante.—Portraits : Le marquis de Murès ; M. le Dr Ad. Dagenais.—Gravures de mode : Toilettes de fillettes et de jeunes filles.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



A campagne électorale étant terminée à la satisfaction de la majorité et au grand désespoir de la minorité, — comme toujours, — chacun pense à la vraie campagne et rien n'est plus charmant que d'entendre le bourgeois vanter le coin qu'il a choisi.

L'endroit où il va est toujours le plus joli, le plus pittoresque, le plus frais, le plus commode de la province ; c'est là aussi que la vie est le moins cher.

Son voisin, qui s'est décidé à aller ailleurs, n'est pas moins proluxe d'éloges pour sa campagne. Nulle part on ne peut trouver des arbres aussi touffus, de l'eau plus limpide, de l'air plus embaumé. Et l'on y vit à si bon marché !

Sainte-Rose, Lachine, Vaudreuil, la Pointe-Claire,

Chambly, Saint-Hilaire, etc., sont autant de petits paradis pour ceux qui y vont.

D'autres préfèrent le nord, avec ses lacs, ses bois, ses rivières et ses moustiques.

Les gens qui ont des revenus sérieux ou qui veulent paraître en avoir, vont à l'eau salée, s'entasser dans de grands hôtels, où cela ne coûte qu'un peu plus cher qu'au Windsor ou au Frontenac. On ne fait pas payer le froid à part, ni les punaises.

D'autres encore—c'est le tout petit nombre—préfèrent rester chez eux, pour cette bonne raison, disent-ils, que quand tout le monde est parti, la ville ressemble à s'y méprendre au village.

Un ami à moi, disparu depuis longtemps, se contentait de monter dans son grenier, où, disait-il, "j'ai tout aussi chaud et où je suis tout aussi mal qu'à la campagne".

Il passait pour très original.

** Pour moi, qui n'ai pas les moyens d'être très mal nourri et mal servi dans les grands hôtels des places d'eau, pour beaucoup d'argent, je me suis contenté de transporter mes pénates dans un petit village à deux pas de Québec.

L'eau n'y est pas encore salée, elle ne devient saumâtre qu'à une trentaine de milles plus bas ; le Saint-Laurent y est encore assez profond pour laisser passer les plus gros navires, même les navires de guerre, et, bien entendu, c'est le plus bel endroit de la province.

Le Bout-de-l'Isle—comme on désigne généralement Sainte-Pétronille—est le premier village de l'Isle d'Orléans, que l'on rencontre en venant de Québec, et celui qui partage avec Saint-Laurent, la paroisse suivante, les faveurs des Québécois assoiffés d'air et de repos.

Sainte-Pétronille est une toute petite paroisse, avec une toute petite église, juchée sur une petite colline, un petit curé, un petit bedeau et de grands chantres.

Sainte-Pétronille ! Le nom d'une des premières saintes, puisqu'elle mourut vierge et martyre à l'aurore du christianisme, du temps de saint Pierre. Le nom dont Faucher de Saint-Maurice a baptisé sa terrible canne, son inséparable.

On célèbre sa fête—la fête de la sainte, pas de la canne—le 31 mai.

Le curé, M. Corriveau, est un bon curé, un "abbé Constantin," moins les cheveux blancs, mais avec le même cœur. Il est petit, le curé, et il le faut bien ainsi, car un gros appétit ne pourrait se contenter des maigres, très maigres revenus de sa petite paroisse de trente-sept familles. Cela lui suffit, cependant, et chacun se demande par quels prodiges d'économie il peut arriver à équilibrer son budget fantastique dans ses proportions exigües.

L'église ne ressemble nullement aux basiliques célestes, son architecture n'a pas la prétention d'éblouir, pas de tableaux de maîtres, les sculptures y sont d'un primitif sans mélange, bref, c'est bien l'église qu'il fallait à cette modeste paroisse.

Le presbytère—le nouveau—n'est pas une riche, massive et cossue construction comme on en voit dans beaucoup de villages. Il est bien simple, le presbytère, mais il est payé.

Pendant plusieurs années, le curé actuel a demeuré au dessus de la sacristie, dans une espèce de grenier où un "horse-guard" n'aurait pu pénétrer qu'en se pliant en deux.

Pour aller à l'île, et pour en sortir, il existe un moyen tout à fait moderne ; — on suit le progrès à Sainte-Pétronille—ce moyen est un bateau mû par la vapeur, tout comme le "Crescent" et l'"Intrépide", mais de proportions beaucoup moins extravagantes.

"L'Orléans," qui fait le service entre Québec et le Bout de l'Isle est un navire en bois, en vrai bois, avec une véritable machine à vapeur, et qui jauge cinquante tonneaux, je crois, sans garantie de mesure précise.

C'est à ce bâtiment que les insulaires confient leur existence, celle de leurs femmes et de leurs enfants, quand ils se rendent sur la terre ferme, mais le navire est si sûr, le capitaine et l'équipage tellement au

fait du service, que jamais accident n'a eu lieu de mémoire d'homme.

C'est à ce navire que se confie tous les matins et tous les soirs, le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ, en allant à son bureau, et en revenant bravant les flots et les vents, comme un vieux loup de mer.

En route, la conversation roule généralement sur le nord et le surois, les probabilités du temps, le vent de la nuit passée, l'état de la chaleur et la pluie. Le lendemain, on recommence ; c'est très intéressant.

D'aucuns parlent beaucoup et toujours de yachts, en employant les termes techniques ; ils racontent des aventures extraordinaires qui leur sont arrivées ou non ; comment ils ont failli se noyer. Il en est même parfois (c'est rare) qui, emportés par la chaleur de leur récit, se mettent à chiquer. Ça, c'est évidemment le comble du chic de l'homme de mer.

** Je vous ai dit que notre port de mer contenait trente-sept familles, et c'est vrai, mais il faut reconnaître que la population double pendant les mois chauds.

Elle fait même plus que doubler et c'est là un fait sur lequel j'attire l'attention de mes contemporains, car ce n'est ni Paris, ni Londres, ni New-York, ni Pékin, qui voient jamais leur population doubler, même en temps d'exposition.

Sainte-Pétronille bat je crois le record sous ce rapport—je deviens sportif, mais n'est-ce pas naturel, puisque nous avons un club de crosse, tout comme les capitales et les grandes villes. Ce club a même quelque chose de particulier, c'est qu'il n'a pas de terrain spécial ; l'île toute entière est son terrain.

Les citadins en villégiature ici, représentent toutes les classes de la société, excepté celle des chenapans, ce dont personne ne se plaint. Nous avons un avocat, un banquier, un métallurgiste, un fabricant de chaussures, un marchand de farine, un dentiste, un oculiste, un etc., etc. Pardon, les beaux-arts sont représentés par deux peintres, Charles Huot, canadien, et J. Walker, anglo-américain.

Huot fait des études de paysages qui deviendront des tableaux, que les amateurs vont se disputer. Huot ne fait pas le paysage de convention, d'imagination, c'est-à-dire pas vrai du tout, c'est un amoureux du plein-air et c'est là seulement, en effet, que l'on peut faire du réel. La nature est encore le seul maître que l'on ne se lasse jamais d'étudier.

L'autre jour, Huot se souvenait d'un paysage qui l'avait frappé autrefois, étant enfant, alors qu'il allait passer ses vacances chez un oncle, à Sainte-Famille (village situé à dix milles de Sainte-Pétronille), résolu de s'y rendre et de faire une étude de ce coin de verdure dont il avait si bien gardé la mémoire.

Il y avait un moulin et une côte, une très grande côte pour y arriver, c'est tout ce qu'il pouvait donner comme renseignements. Dame ! après trente-cinq ans !

Il partit donc en voiture avec sa famille et ma petite Lili, intime d'Alice Huot, par une belle journée de fin de juin. Le peintre travaillait, pendant que les petites ramassaient des fraises, sous la garde de la maman.

Il y avait du soleil plein les champs, de l'ombre sous les feuilles, des fraises à bouche que veux-tu, enfin, une journée réussie comme Dieu sait les donner aux petites filles bien sages.

Le moulin était toujours là, mais la côte, la grande côte, avait disparue. Et cependant, les souvenirs de Huot étaient bien nets ; il y avait une grande côte. Il avait cependant fait le sacrifice de la colline—il le fallait bien—et travaillait avec acharnement, voulant surprendre la nature dans son grand travail de lumières et d'ombres ; quand une voix d'enfant le fit retourner :

—Ah ! mon Dieu ! M. Huot, quelle grande montagne, je l'ai toute montée à pied !

C'était Lili qui, épuisée arrivait à lui.

Mais la montagne, la côte existait donc bien. C'était cela la grande côte, une petite élévation de trente pieds peut-être, qui, à ses yeux, n'avait plus les mêmes proportions qu'autrefois.

Et la réflexion de l'enfant lui fit bien vite com-